



HAL
open science

**Entre moyens et fins. La place de la coercition dans la
théorie de la démocratie de Dewey. (Traduction
française de l'article d'Alexander Livingston)**

Gayet-Viaud Carole, Albert Ogien

► **To cite this version:**

Gayet-Viaud Carole, Albert Ogien. Entre moyens et fins. La place de la coercition dans la théorie de la démocratie de Dewey. (Traduction française de l'article d'Alexander Livingston). 2023, 10.4000/books.editionsehess.50251 . hal-04522757

HAL Id: hal-04522757

<https://hal.science/hal-04522757v1>

Submitted on 27 Mar 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Public Domain

Entre moyens et fins : la place de la coercition dans la théorie de la démocratie de Dewey¹

Alexander Livingston, *American Political Science Review*, 111 (3), 2017
Traduit de l'anglais (U.S.) par Albert Ogien et Carole Gayet-Viaud

Les fins démocratiques exigent des moyens démocratiques – cette formule traverse toute l'œuvre de John Dewey. Sa conception forte de la démocratie comme régime politique et comme mode de vie, tout aussi cruciale pour définir l'enquête scientifique et le développement moral de la personnalité que les conditions de légitimité de tout pouvoir étatique, représente un défi radical pour les conceptions minimalistes de la démocratie électorale qui ont fondé la théorie et la pratique du libéralisme américain au XX^e siècle (Farr 1999). Dewey affirme que “la lutte pour la démocratie doit être menée sur autant de fronts qu'il existe d'aspects de la culture : politique, économique, international, éducatif, scientifique et artistique, religieux” (1988b : 186). L'insistance de Dewey sur le fait que les moyens de cette lutte doivent être aussi démocratiques que les fins poursuivies, est généralement interprétée comme une formulation canonique de la théorie de la démocratie délibérative (Honneth 1998 ; Bohman 1999 ; 2004 ; Dryzek 2000, Festenstein 2001, MacGilvray 2005). C'est ce Dewey qui est familier aux théoriciens du politique depuis le *Public et ses Problèmes*. Dans ce livre, il affirme en effet que “le problème du public” est de trouver les moyens adéquats pour atteindre les fins démocratiques, à savoir “l'amélioration des méthodes et des conditions du débat, de la discussion et de la persuasion” (1984a : 3645, italiques dans l'original). Pour l'historien Robert Westbrook, la démocratie deweyenne “anticipe” ainsi les théories contemporaines de la démocratie délibérative (2005 : 187). De même, Amy Gutman et Dennis Thompson voient une convergence de vue avec leur propre théorie de la démocratie délibérative dans les “déclarations sans équivoque de Dewey sur la centralité de la délibération collective dans une communauté politique (*polity*) qui peut se dire démocratique au sens moderne du terme” (2004, 9). D'autres ont lu le pragmatisme de Dewey comme un complément et un correctif, apportés aux théories délibératives de la démocratie : sa théorie a été utilisée pour jeter un pont entre les théories délibérative et participative de la démocratie (Hildreth 2012) ; entre persuasion raisonnée et expression esthétique (Konoski 2005) ; entre justification morale et validation épistémique (Festenstein 2004) ; entre légitimation délibérative et conception institutionnelle (Knight et Johnson 2011).

Conformément aux principes du pragmatisme, l'évaluation de ces reconstructions doit se faire à l'aune de leurs conséquences pratiques pour la théorie démocratique. Cependant, l'invocation du pragmatisme à des fins théoriques contemporaines risque d'occulter des éléments de la pensée politique de Dewey qui récusent les prémisses normatives et

¹ Note du traducteur : Le terme « coercion » ici traduit par coercition, varie dans ses connotations au fil du texte. En fonction des usages, on le traduit donc parfois par « contrainte », voire par « force », pour rendre le sens courant de l'expression « usage de la force » qui marque en français la discussion sur les moyens de l'action (par un gouvernement, sa police, ou des protestataires). Autant que possible, nous suivons les choix de traduction opérés par Jean-Pierre Cometti et Joëlle Zask dans leur traduction de « Force and Coercion » et de « Force, Violence and Law » pour le recueil de textes rassemblés dans les *Ecrits politiques* (Dewey 2018).

conceptuelles de la démocratie délibérative². Certes, Dewey tenait le débat public et la délibération pour des aspects “indispensables” de l’action démocratique, mais il les qualifiait en même temps de “faibles roseaux sur lesquels s’appuyer” pour démocratiser des institutions rigides et s’opposer à des formes de domination solidement ancrées (1987c : 50). “La persuasion, quand elle suppose que les gens ne sont pas guidés par leurs intérêts et pourraient être sensibles à la seule justesse des arguments, fait preuve d’une innocence qui confine à la naïveté” (1935 : 292). Les limites de la persuasion délibérative ont conduit Dewey à théoriser le rôle crucial que peuvent jouer des moyens d’action politique non délibératifs, tels que le changement de registre (*disruption*), le refus de coopérer et la coercition (*coercion*). Cet article entend replacer la théorie démocratique de Dewey dans le contexte de l’histoire conflictuelle des luttes ouvrières américaines, dans lequel elle a été forgée, pour plaider en faveur d’une conception plus robuste de la théorie démocratique centrée sur les moyens – une conception qui est en désaccord avec la politique de la démocratie délibérative centrée sur les fins, à laquelle le pragmatisme est, de façon erronée, désormais associé dans la théorie politique contemporaine.

Les théories politiques centrées sur les fins isolent celles-ci des moyens afin de mettre l’accent sur les premières au détriment des seconds. Les fins, comprises comme des idéaux normatifs, dotent ces théories d’un point de vue moral transcendant qui justifie la critique et la réforme de pratiques politiques non conformes à ces idéaux. En revanche, une théorie politique centrée sur les moyens ignore la distinction entre valeurs idéales et pratiques réelles en soulignant l’interdépendance des moyens et des fins. Pour Dewey : “[I]e type de moyens utilisés détermine le type de conséquences effectivement atteintes – les fins dans le seul sens où celles-ci ne se réduisent pas à l’abstraction” (1987d : 259). Les fins, à leur tour, ne sont pas des idéaux moraux indépendants des moyens adoptés ; elles sont des moyens de poursuivre l’action. “Les moyens et les fins sont deux noms pour la même réalité. Les termes ne désignent pas une division de la réalité mais une différence de jugement” (1983 : 28). Cette réalité est l’expérience pratique de l’action ; la différence de jugement tient au regard qu’on porte sur cette expérience. Considérées de manière prospective, les fins sont des anticipations de conséquences de l’action qui en orientent le cours ; considérées de manière rétrospective, elles sont des “pivots *dans* l’action” lorsque celle-ci est envisagée comme processus continu d’expérience (1983 : 155 ; italiques dans l’original). L’accent que le pragmatisme met sur les moyens et les fins comme deux aspects d’un même continuum d’action place les conséquences - et non des idéaux transcendants - au cœur de sa théorie politique³.

² Une discussion des usages politiques du pragmatisme consistant à le convoquer dans des débats idéologiques ultérieurs se trouve dans Jewett (2011) et Livingston (2016 : 24-52).

³ J’emprunte cette distinction entre les politiques centrées sur les moyens et sur les fins à la récente étude de Karuna Mantena sur la pensée politique de M.K. Gandhi (2012a). Dewey partage avec Gandhi une même conception de l’interdépendance des moyens et des fins, sans toutefois aller jusqu’aux conclusions pacifistes radicales de Gandhi (voir Bondurant 1998 ; Dalton 2000 ; Mantena 2012b). La politique centrée sur les moyens, de la façon dont j’utilise le terme ici, est censée souligner la continuité des moyens et des fins plutôt que de donner la priorité aux moyens sur les fins. Plutôt que d’utiliser l’expression maladroite “politique centrée sur les moyens et les fins”, je suis l’utilisation par Mantena de l’abréviation “politique centrée sur les moyens”. La centralité de la conception de Dewey du continuum moyens-fins dans sa théorie politique est discutée dans Eldridge (1998).

Au principe de la conception pragmatiste de l'interdépendance des moyens et des fins on trouve l'importance qu'elle attribue à l'action et à l'incertitude. Comme l'écrit Dewey dans *Human Nature and Conduct* : "Toute action est une incursion dans l'avenir, dans l'inconnu. Le conflit et l'incertitude en sont des caractéristiques fondamentales" (1983 : 10-11). L'action politique dans des conditions d'incertitude est un processus d'expérimentation. C'est une aventure créative qui transforme le soi, le monde et les valeurs. Les théories politiques qui donnent la priorité aux fins idéales sur les actions concrètes annulent cette incertitude en proscrivant des modes d'action qui ne respecteraient pas des fins morales. En revanche, la conception pragmatiste de la politique sous l'angle des moyens envisage les valeurs comme des fins dans l'expérience de l'action, afin de repenser l'éthique politique en termes expérimentaux. En adoptant une conception processuelle de l'action, le pragmatisme avance une critique conséquentialiste des moyens non démocratiques sans pour autant exclure totalement le recours à la force. Celle-ci peut donc être un moyen démocratique déterminant pour atteindre des fins démocratiques plutôt qu'une nécessaire trahison des idéaux de la délibération⁴.

La conception pragmatiste de l'action politique centrée sur les moyens trouve sa formulation la plus claire dans les écrits de Dewey sur la démocratie industrielle. Depuis ses premiers écrits sur l'éthique dans les années 1880, alors qu'il était encore hégélien, jusqu'à ses derniers écrits dans les années 1950, Dewey a conceptualisé l'économie politique comme un espace décisif pour la démocratie participative. Son libéralisme "radical" (1987c : 45 ; 1987e : 287) s'attaquait à la fois au "pseudo-libéralisme" (1987f : 291) du capitalisme de marché et à l'antilibéralisme du socialisme d'État, avec sa conception de la "société planifiée" plutôt que de la "société de planification continue" (1988a : 321), envisagées comme deux menaces jumelles pour la démocratie (Westbrook 1991 : 429-95 ; Ryan 1997 : 284-327). Ces critiques du capitalisme américain ont amené Dewey à s'engager de manière soutenue aux côtés du mouvement ouvrier tout au long de sa carrière, et plus particulièrement dans sa fonction de président de la *League for Industrial Democracy*. Il n'est donc pas surprenant que l'arme la plus puissante du mouvement ouvrier, la grève, constitue pour lui un exemple révélateur de la manière dont les moyens coercitifs peuvent servir des objectifs démocratiques. L'histoire de la grève aux États-Unis, en particulier dans les décennies qui ont précédé la reconnaissance du droit de grève par le gouvernement fédéral, est un récit de luttes conflictuelles et souvent sanglantes entre le travail, le capital et l'État pour le contrôle des moyens et de la signification de la reproduction sociale. Comme l'a fait remarquer Michael Walzer (1970 : 36), la reconnaissance du droit de grève aux États-Unis "a été si largement acceptée que son histoire illégale et semi-légale et toutes les questions philosophiques soulevées par cette histoire ont été oubliées". La première de ces questions est la distinction entre les moyens démocratiques

⁴ En ce qui concerne l'interdiction morale de la coercition par la démocratie délibérative en tant que violation de l'idéal de respect égal, et les défis qu'elle pose pour la conceptualisation des mouvements sociaux et des politiques de protestation, voir Young (2001), Medearis (2005 ; 2015, 15-44), et Stears (2007). Medearis affirme l'importance d'une théorie pragmatiste de l'action similaire à l'argument proposé ici. Bien que nous trouvions tous deux dans la théorie de l'action de Dewey une critique convaincante des théories contemporaines de la démocratie délibérative, Medearis mobilise les ressources du pragmatisme pour articuler une théorie de l'aliénation démocratique, alors que je m'intéresse aux aspects éthiques et politiques de la théorie centrée sur les moyens proposée par Dewey et à l'analyse de la force qui en découle.

et non démocratiques. Je soutiens que la conception de la démocratie de Dewey envisage cette distinction en termes conséquentialistes plutôt que catégoriels. Son approche centrée sur les moyens pose en effet cette question : à quelles conditions l'usage de la force peut-il enrichir l'expérience plutôt que l'appauvrir, approfondir la perception de ses problèmes par son public plutôt que de les obscurcir, et promouvoir des actes créatifs de reconstruction démocratique plutôt que de reproduire des expériences de crise et d'impasse ? La philosophie de l'action de Dewey et la manière dont il a analysé les tactiques coercitives du mouvement ouvrier américain ouvrent une nouvelle perspective sur la théorie démocratique exposée dans *Le public et ses problèmes*. C'est que, comme nous le verrons, les moyens d'action coercitifs peuvent servir des fins démocratiques lorsqu'ils sont utilisés pour provoquer une enquête démocratique plutôt qu'y mettre un terme, lorsque des habitudes, des idéologies et des institutions font obstacle à l'enquête du public sur ses problèmes.

Revenir sur les interprétations qui réduisent la pensée politique de Dewey à une défense de la délibération conduit également à remettre en question les critiques agonistiques du pragmatisme, qui le présentent souvent comme étant aveugle au pouvoir et à la coercition (Mouffe 1996 ; Geuss 2001 : 124-128 ; Wolin 2004 : 405-523)⁵. Hannah Arendt considérait, par exemple, que le pragmatisme était admirable pour sa critique de la tradition de la philosophie occidentale, mais jugeait en fin de compte que la conception de Dewey de la démocratie comme enquête collective était "déconnectée de la réalité" (2005 : 195). De telles critiques ignorent le fait que cette conception dépasse la dichotomie entre réalisme et idéalisme. Marc Stears (2020) démontre les lacunes de ces interprétations courantes en resituant la théorie démocratique de Dewey dans le cadre de la tradition américaine de démocratie radicale. Pour lui, cette tradition cherche à combiner l'idéalisme des théories contemporaines de la démocratie délibérative et un réalisme qui intègre le caractère irrémédiable du conflit, de la hiérarchie et de l'usage de la coercition en politique. Replacer les remarques de Dewey sur la délibération et la coercition dans ce contexte intellectuel éclaire la manière dont "le rejet de la violence par Dewey est plus subtil que ne le suggèrent certains de ses détracteurs" (Stears 2010 : 97). En complétant l'étude de Stears sur *The Public and its Problems* et *Liberalism and Social Action* par celle des écrits philosophiques de Dewey sur l'expérience et l'action dans *Human Nature and Conduct*, dans *Ethics* et dans *Logic*, on découvre même une conception plus élaborée de la politique centrée sur les moyens que ne le suggère la référence de Stears à la tradition américaine de la démocratie radicale. Cette conception offre une vision plus convaincante (car plus amplement élaborée) de l'intuition morale qui est au cœur de la tradition américaine de démocratie radicale, à savoir sa foi "vibrante, prosélyte (*crusading*) et militante" dans le fait que l'avenir de la démocratie radicale ne peut naître que d'expérimentations démocratiques créatives faites dans le temps présent (Dewey 1987b : 299).

Cet article procède en dessinant des contrepoints, de façon thématique plutôt que chronologique. Je mets en relation différents moments historiques et différents genres littéraires (traités philosophiques, textes d'intervention politique, correspondance privée) de

⁵ Pour une présentation classique de ces critiques, voir Mumford (1926), Niebuhr (2013), and Mills (1969).

façon non linéaire afin d'indiquer comment l'adoption par Dewey d'une conception de la politique centrée sur les moyens découle de la reconceptualisation de l'action, de l'expérience et de l'enquête propre au pragmatisme. Je commencerai par examiner les essais courts mais provocateurs que Dewey a rédigés sur la notion de force pendant la Première Guerre mondiale. Ces essais recadrent les débats sur l'éthique de l'action directe en termes d'expériences de la force en tant qu'énergie, coercition et violence. Les analyses proposées dans ces essais resteraient cependant incomplètes sans un examen plus étayé de la théorie de l'action et de l'enquête de Dewey. Pour étoffer la philosophie de l'action qui sous-tend la notion de force chez Dewey, je me tournerai donc vers sa discussion des arguments communistes appelant à la révolution dans les années 1930. En comparant les écrits politiques et philosophiques de Dewey, je montrerai comment, en réponse à des critiques comme celles de Léon Trotsky, il récuse le recours à des moyens violents sans tomber dans un rejet définitif de la coercition. La section suivante exposera les implications de cet argument pour la reconsidération de la soi-disant conception délibérative de l'action de Dewey dans *Le public et ses problèmes*. Lire cet ouvrage comme un exercice de théorie démocratique centrée sur les moyens permet de rendre sa valeur à la coercition dans l'enquête démocratique sur les problèmes du public. On verra que la coercition, à l'image de celle que Dewey a célébrée lorsque l'*American Rail Union* a bloqué Chicago au printemps et à l'été 1894, a un rôle à jouer dans l'action politique en tant que moyen démocratique permettant de mettre au jour certains problèmes publics. En conclusion, j'examinerai certaines conséquences de l'approche pragmatiste de la politique centrée sur les moyens pour penser l'action politique coercitive sans reprendre les termes des théories démocratiques centrées sur les fins.

Théoriser la force : énergie, coercition et violence

Les textes de Dewey écrits durant la Première Guerre mondiale offrent de riches ressources pour une reconsidération de la conception pragmatiste de la politique centrée sur les moyens. Ces textes traitent principalement des dangers inhérents à une conception de la politique centrée sur les fins morales qui oublierait la question déterminante des moyens utilisés pour les atteindre. Considérons les commentaires critiques formulés par Dewey au sujet des objections pacifistes à la guerre. Dewey accusait les pacifistes américains d'entretenir

“une croyance un peu molle en l'existence de forces morales désincarnées qui n'ont besoin que d'une atmosphère affective propice pour réaliser ce qui est juste, et le déni de l'efficacité de la force, aussi contrôlée soit-elle, pour modifier les dispositions. En bref, l'habitude invétérée de séparer les fins des moyens et d'identifier ensuite la morale aux fins ainsi émasculées” (1980a : 262).

L'interdiction catégorique de l'usage de la force condamne le pacifisme à l'insignifiance politique. “Toute théorie politique ou juridique qui n'a rien à voir avec le pouvoir au motif que tout pouvoir est force et que toute force est brutale et non morale est évidemment condamnée à une morale purement sentimentale et rêveuse” (1980b : 246). Une théorie politique centrée sur les moyens commence, en revanche, par reconnaître le fait de la force. Dewey pose ainsi qu’“aucune fin n'est réalisée sans l'usage de la force” (1980b : 249).

Dans ses essais de 1916, *Force, Violence, and Law* et *Force and Coercion*, Dewey prolonge cette critique du moralisme pour défendre l'utilisation de l'action directe par les travailleurs comme moyen pour "obtenir un changement social d'importance" (1980b, 244). Le lien que Dewey établit entre les débats sur la moralité de la guerre et les tactiques ouvrières témoigne de la vigueur des critiques portées contre l'usage de la force au sein de la gauche américaine dans les premières décennies du XX^e siècle. Les pacifistes sympathisants du mouvement ouvrier étaient divisés sur la question de savoir si la grève constituait ou non une stratégie conforme aux principes chrétiens de non-résistance. John Haynes Holmes, l'une des principales voix du pacifisme protestant aux États-Unis dans l'entre-deux-guerres, dénonçait la grève parce qu'elle serait fondée sur "le principe de la coercition", ce qui en ferait "une arme de violence utilisée dans l'esprit et aux fins de la guerre" (Holmes 1920, 45-46). Comme le sociologue Clarence Marsh Case l'a observé à l'époque (1923, 285-304), de telles critiques révèlent la manière dont le pacifisme orthodoxe est resté strictement négatif sans aucune stratégie pour lutter contre l'injustice.

Dans sa quête d'une alternative positive au moralisme pacifiste, Dewey commence par distinguer trois façons de faire l'expérience de la force : comme énergie, comme contrainte (*coercion*) et comme violence. L'énergie est le nom générique de forces en transaction. "Le pouvoir ou l'énergie est un terme soit neutre, soit élogieux. Il renvoie à des moyens d'action efficaces ; la capacité ou l'aptitude à réaliser des fins" (1980b, 246). Le marteau qui enfonce le clou dans la planche, le contremaître qui dirige l'ouvrier, la blague qui fait rire l'autre sont des exemples d'énergie. L'énergie n'est pas une substance unique. Elle est un relais/vecteur (*placeholder*) pour la pluralité des interactions matérielles, sociales et émotionnelles qui définissent les contours de situations pratiques particulières. "Elle ne signifie rien d'autre que la somme des conditions disponibles pour faire exister la fin souhaitable" (*ibid.*). Une théorie politique qui ne ferait aucune place à la conceptualisation des énergies qui rendent l'action et l'interaction possibles se priverait du langage même nécessaire à son objet.

La violence se distingue de l'énergie par sa quantité plutôt que par sa qualité. La violence est l'excès de force par rapport aux fins. "L'énergie devient violence lorsqu'elle fait échouer ou rater un but au lieu de le remplir ou de le réaliser. Lorsque la charge de dynamite fait exploser des êtres humains au lieu de rochers, lorsque son résultat est la déperdition plutôt que la production, la destruction au lieu de la production, nous ne l'appelons pas énergie ou pouvoir, mais violence" (*ibid.*). La violence est "la force qui se déchaîne" (1980c, 212). La coercition enfin, se situe sur la frontière entre la force en tant qu'énergie et en tant que violence. C'est un usage de la force destiné à organiser des énergies conflictuelles dans une situation. L'exemple central de Dewey pour l'illustrer est la règle de droit. La loi est l'utilisation réfléchie de la force. Elle doit être régulière, ordonnée et économique, en déployant le moins de force possible pour réaliser des objectifs contradictoires. La force de la loi se transforme en violence lorsque la coercition dépasse un certain seuil. Dewey conclut de cette distinction schématique que les types de force caractérisant l'interaction – énergie, coercition et violence – diffèrent plus en degré qu'en nature. Ce qui distingue l'usage justifié de la coercition de la force brute de la violence, c'est son efficacité en tant que moyen de réaliser des fins. La

“*seule question* qui peut être soulevée au sujet de la justification de la force est celle de l’efficacité comparative et de l’économie dans son utilisation” (1980b, 251 ; c’est nous qui soulignons). Avant d’examiner la pertinence de cette description, il convient de noter certaines implications qui découlent de la distinction faite par Dewey entre coercition et violence. Premièrement, il n’y a pas de différence *a priori* entre les forces violentes et non violentes. Savoir où s’arrête la coercition et où commence la violence est un sujet d’enquête qui doit être examiné attentivement par le public concerné. Établir cette distinction est toujours une question de nature politique. Deuxièmement, il n’existe pas de distinction institutionnelle séparant la coercition de la violence. Alors que Dewey attribue la coercition à l’État de droit et la violence à ce qui semble être des utilisations extra-légales de la force, le fait de distinguer la coercition et la violence en termes d’“efficacité comparative” interdit à l’État de revendiquer un quelconque monopole sur l’utilisation légitime de la force. Les institutions politiques et économiques qui exercent les plus grandes quantités de force sont les acteurs les plus susceptibles de les utiliser de manière inefficace. Dewey écrit : “L’accusation la plus grave contre l’État n’est pas qu’il utilise la force – rien n’a jamais été accompli sans utiliser la force – mais qu’il ne l’utilise pas avec sagesse ou efficacité” (1980b, 248). De même, dans ces essais, Dewey tient le capitalisme de laissez-faire pour radicalement inefficace. Au lieu d’encourager des méthodes coopératives de production économique qui favorisent un développement humain libre et égal, ce mode d’organisation du marché du travail oppose inutilement les travailleurs les uns aux autres en tant que concurrents favorisant leur propre exploitation (1980b, 259 ; 1987c, 26). Selon Dewey, les institutions politiques et économiques qui font obstacle à la réalisation libre et égale du potentiel humain sont les principales sources de violence dans la société américaine.

C’est à partir de cette conception pratique de la force et de la violence institutionnelle que Dewey considère la nature coercitive de la grève. Pour lui, les travailleurs ont raison d’utiliser de moyens contraignants pour prendre le contrôle d’un site de production et s’opposer à la perpétuation de modèles de violence institutionnelle qui structurent inefficacement l’interaction d’une manière qui entrave le développement humain. Dewey exprime ce point dans une phrase caractéristique et dense : “Le recours à la force directe est, en certaines circonstances, un complément d’énergie effective lorsque les ressources existantes en manquent” (1980b, 247). Cette affirmation peut être lue comme une invitation à considérer la politique comme une sorte de guerre de tous contre tous, mais c’est justement ici que la distinction entre coercition et violence joue un rôle important. Un usage efficace et modéré de la force coercitive est acceptable pour des raisons pragmatiques afin de corriger des usages inefficaces et inutiles de la force jugés violents. Une fois encore, l’exemple central de Dewey concernant l’utilisation de la coercition contre la violence institutionnelle est la grève. Il pose que

“Si les fins sociales en jeu peuvent être servies plus efficacement par les mécanismes juridiques et économiques existants, le recours à une action physique plus directe n’a pas lieu d’être. Si, toutefois, ils représentent une organisation inefficace pour la fin en question, alors le recours à des moyens extra-légaux peut être indiqué ; à condition qu’il serve réellement les fins en question – ce qui est une appréciation assez vague” (ibid.)

Lorsque les institutions existantes sont considérées comme des moyens inadéquats d'atteindre les fins qui sont les leurs, il devient légitime de revendiquer la possibilité d'employer une force contraignante pour les bousculer, les corriger ou les abolir. Les ordres institutionnels hérités qui étaient autrefois des agents de progrès peuvent devenir des obstacles au développement futur s'ils ne parviennent pas à s'adapter aux conditions historiques changeantes. Dewey insiste sur le fait que, *ceteris paribus*, l'action extra-légale est très coûteuse et perturbatrice, alors que le rôle de l'Etat de droit en tant qu'"arbitre impartial" est un moyen à la fois précieux et efficace de dépenser de l'énergie, en plaçant la présomption de légitimité du côté des institutions légalement constituées lorsqu'elles entrent en conflit avec des opposants. Même dans ce cas, cependant, la perception par le public des institutions existantes comme "menace permanente" peut devenir un motif pour "recourir à des méthodes grossières" en tant que "stimulus nécessaire au meilleur fonctionnement des méthodes raffinées" de la résolution par voie légale (1980b, 248).

Poser l'efficacité comme la "seule question" en jeu dans la légitimation de l'usage de la force est clairement insatisfaisant (Hildreth 2009, 787). Une position qui s'oppose à l'idéalisme moral et célèbre l'efficacité comme critère unique permettant de juger si la fin justifie les moyens risque de verser dans une forme brutale de réalisme amoral. Comme Arendt l'écrit dans un contexte différent, les "conséquences meurtrières" naissent souvent au terme d'un raisonnement qui justifie les moyens au nom de l'efficacité (1998, 229). La violence, telle qu'elle la définit, découle de l'empiètement d'une rationalité des moyens sur la sphère de la politique. En outre, un critère d'efficacité étroitement mécanique exclut la nécessité d'une enquête sur les conséquences qui distinguerait l'énergie, la coercition et la violence dans un cas particulier. C'est en réponse à ces essais de Dewey sur les moyens et les fins que Randolph Bourne a écrit sa célèbre condamnation du pragmatisme comme vide sur le plan moral et naïf sur le plan politique. "Dans l'application de la philosophie à la politique, nos pragmatistes dérapent sur cette question cruciale des fins" (1992, 340).

L'invocation de l'efficacité est l'un des défis interprétatifs auxquels est confrontée toute analyse de la pensée politique de Dewey. Les métaphores mécaniques qu'on trouve dans ces essais prêtent à une compréhension étroitement instrumentale du pragmatisme. Bien que Dewey soit resté attaché à l'idée que les questions morales et politiques devaient être formulées dans les termes de l'enquête scientifique, les critiques de Bourne et d'autres l'ont poussé à mettre l'accent sur la méthode interprétative des sciences sociales - en tant qu'étude de l'interaction humaine intelligente et significative - comme un modèle d'enquête politique plus approprié que celui des sciences naturelles (Dewey 1985a, 64-69 ; Capsary 2000, 45-109 ; 2003). Pour retrouver les idées sur la coercition et la violence qui restent occultées par le choix de langage fâcheux de Dewey, nous devons lire ces essais à la lumière de sa théorie plus large de l'action comme enquête expérimentale.

Communisme, conséquences et action

Dewey retravaille la question de la coercition et de la violence après la Grande Dépression, au moment où les luttes ouvrières (*labor politics*) reviennent au premier plan de sa réflexion. Alors que le spectre de la guerre civile révolutionnaire en Russie hante les États-Unis dans les années 1930, les radicaux américains débattent de la question de savoir quelle voie pourrait prendre la transition vers le socialisme. Les stratégies “la domination ou la ruine” du Parti communiste américain de cette période, consistant à combattre les organisations syndicales considérées comme contre-révolutionnaires, tout comme le début des procès de Moscou en 1936, ont placé la question de la relation entre les moyens et les fins au centre du socialisme américain au cours de ces années (Ottanelli 1991 ; Buhle 2013 ; Phelps 1997). Les réponses de Dewey à la thèse communiste selon laquelle des moyens violents sont nécessaires pour atteindre des fins démocratiques dans une société capitaliste reprend deux éléments importants de sa théorie démocratique centrée sur les moyens. Le premier est la révision des idées exposées dans ses premiers essais sur la coercition et la violence à la lumière de ses réflexions sur l’expérience et l’action. Le second est sa critique conséquentialiste et non pas catégorielle de la violence.

Un produit dérivé des controverses au sujet des moyens révolutionnaires est l’article de Léon Trotsky intitulé *Their Morals and Ours*, publié dans *The New Internationalist* en 1938. Trotsky, alors en exil, était une icône de la gauche anti-stalinienne aux États-Unis. Son article est une réponse aux critiques des libéraux qui, comme Dewey, présentaient la brutalité du pouvoir de Staline comme une conséquence naturelle de l’amalgame que le marxisme fait entre la “dictature *du* prolétariat” et le pouvoir du Parti “*sur* le prolétariat” (Dewey 1986a : 91 ; italiques dans l’original). Malgré leurs désaccords politiques, Trotsky et Dewey partageaient de mêmes intuitions philosophiques au sujet des fins et des moyens. A l’instar de Dewey, Trotsky a qualifié l’absolutisme moral du pacifisme de “bavardage kantien-prêcheur et végétarien-Quaker sur le « caractère sacré de la vie humaine »”, parce qu’il négligeait l’interdépendance dialectique des moyens et des fins (Trotsky 2007 : 63).

Trotsky répond à l’accusation d’amoralisme en attaquant la morale politique du libéralisme, centrée sur les fins, comme une idéologie bourgeoise qui serait le résidu d’une ère capitaliste mourante. La transition vers une société post-capitaliste exige une morale révolutionnaire qui favorise la réalisation progressive de l’émancipation humaine. Si le marxisme est amoral, c’est seulement dans la mesure où il ne permet pas à la moralité archaïque d’une ère historique antérieure de faire obstacle au travail de négation historique accompli par la lutte des classes. Le caractère moral des moyens révolutionnaires ne peut être jugé que dans la perspective dialectique de la lutte des classes. L’usage de la force doit être apprécié à l’aune de “l’expérience vivante du mouvement *sous la clarification de la théorie*” plutôt que des diktats tirés d’abstractions morales (Trotsky 1973 : 49 ; italiques ajoutés). Pour Trotsky, la moralité d’une tactique se résume à la question conséquentialiste de ce qui “conduit réellement à la libération de l’humanité. Puisque cette fin ne peut être atteinte que par la révolution, la morale de libération du prolétariat est nécessairement révolutionnaire” (Trotsky 1973 : 48).

Dewey a découvert la théorie de la violence de Trotsky alors qu'il officiait comme président de la Commission internationale d'enquête réunie à Coyoacan, au Mexique, en 1937 pour examiner les accusations portées par l'Union soviétique contre Trotsky et sa famille. Dewey a beaucoup lu Trotsky pour préparer l'examen de ce dossier mais, du fait de la nature de l'événement, il n'a pas eu l'occasion d'engager un échange philosophique soutenu avec lui. L'occasion s'est présentée l'année suivante, lorsque *The New International* a invité Dewey à rédiger une réplique à *Their Morals and Ours*. Le texte de Dewey est philosophiquement révélateur de l'importance qu'il accorde aux différences apparemment mineures dans leurs conceptions respectives de l'interdépendance des moyens et des fins. Dewey partage le point de vue de Trotsky selon lequel la moralité est un phénomène historique enraciné dans l'expérience de la vie éthique. L'un et l'autre admettent également l'interdépendance des moyens et des fins : les moyens utilisés affectent la fin qu'ils permettent d'atteindre, tout comme la fin poursuivie détermine le choix des moyens disponibles pour le faire. Trotsky et Dewey estiment que les moyens ne peuvent être justifiés ou proscrits indépendamment de la nature des fins poursuivies. "Je soutiens que la fin, au sens des conséquences qu'elle emporte, fournit la seule base des idées et des actions morales, donc la seule justification que l'on puisse trouver pour les moyens employés (1988c : 350). Mais c'est sur ce point précis que Dewey marque la divergence cruciale entre son pragmatisme démocratique et le matérialisme dialectique de Trotsky. Celui-ci disjoint les moyens des fins malgré lui lorsqu'il affirme que la lutte des classes - "sous la clarification de la théorie" - découle *inévitablement* de cette fin qu'est l'émancipation humaine. Une compréhension pragmatiste de la relation entre moyens et fins n'interdit pas la lutte des classes, mais elle "exclut que sa détermination comme moyen soit donnée par la simple déduction logique, à plus forte raison si c'est pour lui conférer le statut de moyen *unique*" (1988c : 350, italiques dans l'original). La dialectique de Trotsky ramène la *contingence* essentielle de l'action et la nécessité d'une enquête continue aux seules conséquences⁶.

La réponse de Dewey à Trotsky, ainsi que sa discussion antérieure sur l'énergie, la coercition et la violence, s'appuient sur une analyse philosophique détaillée de la contingence de l'action et de l'enquête. L'action est marquée par l'incertitude. Les moyens utilisés pour atteindre les objectifs visés peuvent parfois échouer et les conséquences involontaires prolifèrent. "Faire est toujours soumis au risque, au danger de la frustration" (1984b : 27). Dewey intègre la contingence de l'action dans sa conception de l'interdépendance des moyens et des fins en distinguant deux sortes de fins, *les fins en vue* et *les fins effectivement réalisées*. Ce sont les fins effectivement réalisées qui justifient ou condamnent les moyens politiques. Mais ces fins ne peuvent être jugées que rétrospectivement. Au moment de l'action, les agents ont besoin de projeter des fins anticipées sous forme d'hypothèses. Ces hypothèses qui guident l'action sont des fins en vue. Une politique qui juge les moyens en termes de fins requiert de prêter attention à la manière dont la nature contingente de l'action introduit le risque de glissement entre ces deux sortes de fins, les fins en vue et les fins effectivement réalisées.

⁶ Voir également Dewey (1986a, 93; 1988b, 122-3). Sur la conception post-darwinienne de Dewey au sujet de la contingence, voir Rorty (1982, 72-89), Diggins (1994, 205-79), and Rogers (2009, 25-58).

Ce qui rend l'action imprévisible est sa nature constitutivement relationnelle. Toute action est une action conjointe. Pour Dewey, "Les choses singulières agissent, mais elles agissent de concert. Il n'existe rien qui agisse de manière totalement isolée. L'action de toute chose s'accompagne de l'action d'autres choses. Cet "accompagnement" est de telle nature que le comportement de chacune de ces choses est modifié par sa relation avec les autres" (1984a : 250). Les autres choses avec lesquelles nous agissons sont les éléments contingents de nos environnements naturels et sociaux. Les choses, les personnes, les techniques, les idées et les valeurs sont les moyens matériels et symboliques de l'action. Nous sommes des organismes qui puisent dans les forces de notre environnement les moyens d'agir dans le monde. Les transactions avec ces moyens sont ce que Dewey nomme, de façon générique, l'énergie dans ses essais sur la force. Les environnements sont mouvants et instables. Les choses se brisent. Les gens ne sont pas d'accord. Les idées lassent et se périment. Les environnements qui facilitent l'action conjointe en viennent donc également à bloquer ou à transformer notre environnement sur un mode inédit. Tout comme nos actions transforment notre environnement, notre environnement transforme nos actions. Une "légère surprise de l'action", pour reprendre l'expression de Bruno Latour (1999 : 281-292), habite toute transaction entre les agents et les environnements dans lesquels ils se trouvent immergés.

L'enquête est la pratique consistant à répondre de manière créative aux situations problématiques qui surviennent lorsque les moyens d'action manquent à réaliser les fins anticipées. La pratique de l'enquête est au cœur de la conception de l'action de Dewey (Caspary 2000 ; Rogers 2009). La plupart des interactions sont habituelles et non réfléchies. Lorsque nous nous promenons, construisons une maison ou préparons un repas, nous ne cherchons pas consciemment à atteindre des objectifs. Nous nous appuyons sur des connaissances acquises pour guider nos transactions dans des environnements familiers. Dewey qualifie ces expériences non réfléchies de transaction comme des situations *non problématiques*. Les situations deviennent *problématiques* lorsque les habitudes antérieures vacillent face à un conflit, une frustration, un manque ou une surprise inattendus. Quelque chose réclame soudain notre attention, "quelque chose d'important, quelque chose qui ne tourne pas rond, ou qui est en quelque sorte menacé, insécurisé, problématique et tendu" (1977 : 138). L'enquête commence lorsque l'attention se focalise sur un problème, cherche à le conceptualiser en rassemblant des preuves afin de tirer des conclusions de l'expérience passée et de projeter des lignes d'action créatives tendues vers l'avenir. Dewey caractérise la fin de l'enquête en termes esthétiques comme une expérience d'accomplissement ou d'aboutissement (*consummation*)⁷ (1987a : 22). Le résultat de l'enquête n'est pas la restauration d'un équilibre passé, mais la reconstruction qualitative de la relation entre l'agent et l'environnement qui enrichit leur transaction et les rend plus réactifs aux perturbations futures. Bref, l'enquête n'est pas simplement une opération intellectuelle. C'est une pratique qui consiste à reconstruire une situation ordinaire d'activité conjointe.

⁷ NdT : L'usage du terme « consommation » (*consummation*) chez Dewey a un sens d'accomplissement parfait, d'aboutissement, d'achèvement. Cf. Girel Mathias, séminaire sur *Expérience et Nature* de John Dewey, Paris, ENS Ulm, 2022-2023.

Pour cette raison, l'enquête implique la poursuite active de fins en vue. Une fin en vue "est formée et projetée comme ce qui, si l'on agit en conséquence, répondra au besoin ou au manque existant et résoudra le conflit existant" (1988d : 221). Trois caractéristiques importantes de la conception de Dewey à propos de la continuité des moyens et des fins découlent de ce point. La première est que les fins ne peuvent être évaluées séparément des moyens. Les conséquences anticipées qu'un acteur projette comme possibles ou impossibles dépendent des énergies transactionnelles fournies par les moyens d'action qui lui sont disponibles. Les moyens créent des fins possibles. Il s'ensuit que toutes les projections de fins en vue sont des moyens pour une action ultérieure. Ce sont des jugements situés sur des problèmes qui naissent dans l'expérience visant à leur résolution créative. Les fins en vue sont des "*moyens* pour l'action présente" (1983 : 156 ; italiques dans l'original). La seconde caractéristique est la suivante : dans la mesure où l'évaluation du problème et le jugement des moyens appropriés pour le résoudre sont tous deux faillibles, les actions qui s'alignent sur une fin en vue peuvent ne pas correspondre, et souvent ne correspondent pas, aux buts projetés. Une partie de l'enquête consiste à tenir compte de la possibilité que les fins effectivement atteintes ne correspondent pas aux fins en vue initiales. La troisième caractéristique est la suivante : lorsque les moyens échouent, de nouvelles situations problématiques apparaissent qui exigent une enquête plus approfondie et une correction expérimentale. L'action est le processus de transformation qui enchaîne la réalisation continue et le recommencement permanent.

Sous cet angle, l'ironie de la critique du libéralisme avancée par Trotsky tient à ce que son réalisme intransigeant reproduit la séparation même entre moyens et fins qu'il conteste. Comme les libéralismes centrés sur les fins, le matérialisme dialectique de Trotsky détache les moyens et les fins de l'expérience incomplète de l'action dans laquelle émergent les questions morales et politiques. La regrettable "habitude américaine de discuter des questions politiques dans un vocabulaire moral", que Dewey illustre en se servant de l'exemple du pacifisme, éloigne les questions morales des situations problématiques dans lesquelles elles peuvent être considérées de façon intelligente (1980a : 261). La même séparation qui freine l'enquête est à l'œuvre dans l'affirmation de Trotsky selon laquelle la stratégie politique ne peut se déduire que d'une analyse théorique des lois d'airain de l'histoire. Il en résulte que "en évitant un type d'absolutisme, M. Trotsky a plongé dans un autre type d'absolutisme" (Dewey 1988c : 354). La dialectique des moyens et des fins de Trotsky rejette l'absolutisme centré sur les fins du libéralisme pour le reconstituer à un niveau d'abstraction plus élevé. Dans la perspective d'un pragmatisme centré sur les moyens, une soudaine éruption de violence révolutionnaire n'est pas un substitut au travail démocratique, mené dans le cadre d'une enquête sociale faillible et expérimentale, au sein d'un environnement contingent, qui échappe perpétuellement à la maîtrise humaine (1987e : 288).

Que révèle cet échange avec Trotsky à propos de la curieuse affirmation de Dewey, discutée dans la section précédente, selon laquelle le "critère de la valeur réside dans l'efficacité et l'économie relatives du déploiement de la force comme moyen d'atteindre une fin" (1980b : 249) ? A première vue, le langage de l'efficacité mécanique ne semble pas moins aveugle au texte que la prescription par Trotsky de moyens politiques sur la base de fins

idéalisées. Lorsque la distinction fonctionnelle de Dewey entre la violence et les autres modes de force est réexaminée dans les termes de sa théorie de l'enquête, elle paraît toutefois être bien différente. La force devient efficace dans l'enquête lorsqu'elle sert à reconstruire de manière créative le conflit ou le flou qui marque une situation problématique. C'est un moyen qui transforme la situation d'une manière qui enrichit l'expérience et étend le pouvoir des acteurs pour faire face à des situations similaires à l'avenir. Ou, comme le dit Dewey de façon plus énigmatique dans *Force and Coercion* : "L'efficacité exige des méthodes qui suscitent un plus grand intérêt et une plus grande attention de la part des individus, une plus grande liberté émotionnelle et intellectuelle" (1980b : 251). Derrière le langage mécanique de l'efficacité se cache une conception de la nature incertaine et relationnelle de l'action comme base d'une économie de jugement démocratique socialement située et sensible au contexte (Rogers 2009 : 59-103).

Réinterprétée dans la perspective de l'action conjointe, la distinction entre violence et coercition devient plus clairement une question de conséquences. La violence, en tant que "force déchaînée", est un usage de la force qui exacerbe une situation problématique. L'épanouissement de l'être humain dépend de la participation la plus large possible à l'enquête sur des problèmes communs. De telles pratiques reposent sur la sagesse pratique, mais aussi sur les liens éthiques de confiance et d'attention mutuelle. Les usages de la force qui ignorent ces liens sont de la violence. En aggravant les conflits et l'animosité, la violence appauvrit les expériences en sapant la capacité d'action collaborative. De plus, l'appauvrissement de l'expérience par la violence s'intensifie sans cesse. C'est la force qui bloque l'enquête, amplifie les problèmes et perpétue ainsi de nouvelles explosions de violence. Voilà ce qu'on entend lorsqu'on dit que des moyens violents perpétuent les fins violentes. "La force attise la contre-force ; la loi newtonienne action/réaction est toujours valable en physique, et la violence est physique" (1987c : 60). En revanche, l'utilisation non violente de la force facilite la résolution d'une situation problématique. C'est la force guidée par l'intelligence collective d'acteurs concernés par un problème commun. Pour Dewey, "Tout ce qui est fait est fait par une forme de pouvoir – c'est un truisme. Mais la violence et la guerre sont des pouvoirs, ainsi qu'une multitude d'autres choses. La persuasion et les conférences sont également des pouvoirs, même si on surestime souvent le degré de leur pouvoir dans le système économique et international existant" (1986b : 109). Quel rôle la coercition, en tant qu'expérience de pouvoir qui brouille les frontières de la violence et de la persuasion, pourrait-elle jouer dans la résolution démocratique de situations politiques problématiques ?

Coercition et publicisation des problèmes

Dans *Demanding Democracy*, Stears soutient que les crises politiques et économiques des années 1930 ont poussé Dewey à repenser l'idéalisme de la démocratie délibérative qui caractérisait ses premiers écrits. "Au cours de cette phase, Dewey a clairement séparé l'objectif à long terme d'une démocratie communicationnelle – auquel il restait absolument attaché – d'une stratégie politique à court terme adaptée à l'Amérique de l'époque de la Dépression mettant l'accent sur une série d'approches résolument non délibératives propres à

la lutte en cours” (Stears 2010 : 95). Comme l’illustre la controverse avec Trotsky examinée dans la section précédente, Dewey en est venu à voir la nécessité d’“autres formes d’action politique : celles qui se situent quelque part sur un terrain intermédiaire entre l’insurrection violente et la rationalité communicationnelle” (2010 : 97). La vision de Dewey des moyens non délibératifs au service de fins délibératives n’est cependant pas propre à une “phase” distincte de sa carrière. C’est une conséquence directe de son approche de la politique centrée sur les moyens, ancrée dans sa philosophie de l’action en tant qu’enquête expérimentale. Pour démontrer l’importance de la coercition dans l’analyse de l’action politique de Dewey, cette section examinera la manière dont son livre souvent considéré comme une défense classique de la démocratie délibérative, *The Public and Its Problems* (1927), peut être appréhendé dans une optique permettant d’articuler ses intuitions sur la coercition et l’action politique exprimées des décennies plus tôt dans sa réaction à la grève de Pullman.

Les cheminots de Chicago ont paralysé la ville durant l’été 1894 lorsque l’*American Railway Union* a déclaré un boycott en soutien avec les travailleurs en grève de la *Pullman Palace Car Company*. Les cheminots de Chicago ont refusé de faire circuler les trains transportant des véhicules Pullman, ce qui a entraîné un arrêt brutal du commerce transcontinental passant par le nœud ferroviaire le plus fréquenté du pays. George Pullman, le propriétaire de la compagnie, a dénoncé la grève comme une attaque coercitive contre “le principe selon lequel un homme devrait avoir le droit de gérer sa propre propriété” (Brecher 1972 : 94). En dépit des accusations de coercition, l’arrêt de travail lui-même a été majoritairement non-violent. Le président Cleveland a répondu à l’acte audacieux d’affirmation de soi des travailleurs en envoyant l’armée. En juillet, quatorze mille hommes réunissant des troupes fédérales, des milices d’État et des agents privés engagés par les compagnies de chemin de fer ont investi Chicago pour reprendre le contrôle du système ferroviaire. Les grévistes ont alors adopté des tactiques d’action directe pour tenir les gares de triage alors que la police et l’armée intensifiaient le conflit, allant du renversement de wagons de marchandises au blocage des voies en passant par l’incendie des équipements et des bâtiments des compagnies ferroviaires. La grève a finalement été brisée par le pouvoir écrasant de l’État et de l’industrie ferroviaire, avec un bilan de sept cents wagons détruits, treize grévistes tués et le président du syndicat, Eugene Debs, arrêté pour répondre de crimes fédéraux (Brecher 1972 : 78-96 ; Westbrook 1991 : 86-91).

La grève a captivé Dewey, qui avait pris un poste à l’université de Chicago cet été-là. Des lettres rédigées durant les premiers jours de la grève expriment son enthousiasme.⁸ Le 2 juillet, il écrit à Alice Dewey : “D’un point de vue purement esthétique, je ne crois pas que le monde ait si souvent assisté à des réunions aussi larges et magnifiques d’hommes autour d’un intérêt commun comme celles qui ont eu lieu durant cette grève” (Dewey, s.d.). L’enthousiasme de Dewey pour la grève n’était pas largement partagé. Jane Addams, par exemple, la décrit comme un “grand désastre social” (Addams 2002 : 163). Elle considérait la grève comme une démonstration tragique de l’immaturité du mouvement ouvrier et de son

⁸ Westbrook (2005: 86) note que Dewey ne pouvait pas faire connaître ses sentiments dans des cénacles plus publics du fait de la persécution que l’Université de Chicago faisait subir à ses membres s’exprimant en faveur de la grève.

incapacité à rechercher un consensus avec les dirigeants. “Il est impossible de justifier cette manifestation de rage et d’émeute au sein d’une communauté civilisée dans laquelle les méthodes de conciliation et de contrôle sont disponibles” (ibid.). Dewey n’était pas d’accord au sujet des possibilités de conciliation invoquées par Addams. De plus, il ne partageait pas sa conviction que le consensus était toujours préférable au conflit. En réponse à ses arguments selon lesquels “l’affrontement était non seulement inutile et nuisible, mais tout à fait superfétatoire”, Dewey avoue dans une lettre du 10 octobre : “Elle m’a convaincu intérieurement, mais pas totalement, je le crains. Du moins, je ne vois pas du tout ce que ce conflit et cet affrontement historiques signifient s’ils sont parfaitement dénués de sens. Je suppose que ma raison se révolte à l’idée que tout cela est *purement* négatif et n’a aucune valeur fonctionnelle” (n.d. ; souligné dans l’original). Cette conviction que le “conflit et l’affrontement” doivent servir un but historique trouve une expression dramatique dans une lettre du 14 juillet écrite après que l’État ait brisé la grève :

“Comme vous l’aurez constaté dans les journaux, la grève est perdue, et le monde du travail est plutôt déprimé. Mais si je peux jouer au prophète, je dirais qu’elle a vraiment gagné. L’affaire a fait grosse impression ; et bien qu’il y ait eu beaucoup de discussions violentes - particulièrement, me semble-t-il, de la part des “classes supérieures”, la manifestation de ce que les syndicats pourraient accomplir s’ils étaient organisés et travaillaient ensemble, les a non seulement dégrisés, mais a donné à l’esprit public une leçon qu’il n’est pas prêt d’oublier. Je pense que les quelques wagons de marchandises brûlés sont un prix assez bon marché à payer - c’était un moyen d’attirer l’attention, et il en aurait sans doute fallu bien plus pour que l’organisme social commence à réfléchir” (ibid.)

Dewey défend la grève comme un moyen efficace d’inviter “l’organisme social” à s’intéresser au conflit entre le travail et le capital qui se trouve sous la surface de la vie sociale. Cependant, comme c’est souvent le cas dans l’action, les fins visées ne correspondent pas aux fins effectivement atteintes. L’opinion publique considérait Debs comme pénalement responsable et la grève elle-même comme une gêne.⁹ Dewey, lui aussi, en vint à considérer la grève comme “une chose des plus inconsidérées, irréfléchies” ayant “une chance sur mille de réussir”. Et pourtant, malgré son incapacité à susciter une véritable enquête publique, “l’effet indirect de la grève sera cependant énorme”, écrit-il le 28 juillet (ibid.). La référence de Dewey à l’ “effet indirect” de la grève n’est pas claire, mais nous pouvons raisonnablement en déduire qu’il veut souligner les effets transformateurs d’une action qui a tant attisé son imagination esthétique. L’action politique est un processus d’expérimentation. Ses contenus ne sont pas connus à l’avance et ils sont souvent dépourvus de toute finalité particulière. De nouveaux moyens créent les possibilités de nouvelles fins. Ce que Dewey semblait trouver si exaltant dans le spectacle des travailleurs collaborant à l’arrêt du système ferroviaire national,

⁹ Dewey fait allusion à cette réaction populaire à la grève de Pullman dans *Ethics* : “Le public se range parfois du côté d’une partie, parfois du côté de l’autre. Il est probable qu’il sympathise avec les ouvriers contre une grande entreprise, à moins que la grève ne cause de sérieux inconvénients non seulement à l’employeur mais aussi au public lui-même, comme, par exemple, lorsqu’une compagnie de chemins de fer est obligée de cesser de faire circuler des trains” (1985b : 400).

c'était la manière dont leur réponse même construisait de nouveaux intérêts, forgeait des solidarités et faisait naître de nouvelles personnalités politiques. Comme il l'a exprimé sur un ton plus sobre dans *Human Nature and Conduct*, les moyens ne sont jamais de simples instruments permettant d'atteindre certaines fins souhaitées. Ils sont "une aventure dans la découverte d'un moi possible mais pas encore réalisé, une expérience dans la création d'un moi qui sera plus inclusif que celui qui existe" (1983 : 97).

En quel sens cet épisode sanglant peut-il être appréhendé comme une expérience de moyens démocratiques réalisant des fins démocratiques ? Les remarques de Dewey sur la grève de Pullman, tout comme sa concession faite à Trotsky selon laquelle la lutte des classes pourrait, en principe, être un moyen approprié de changement social démocratique, accordent un rôle crucial à l'utilisation de la force dans la politique démocratique (voir également 1935 : 291 ; 1987c : 61 ; 1987f : 294). Cependant, Dewey continue à distinguer les moyens démocratiques et les mesures coercitives qu'il tient pour des techniques antithétiques de changement social. Il écrit dans *Democracy is Radical* que les moyens démocratiques "englobent ces activités délibérées d'individus qui s'opposent à la coercition ; ils promeuvent l'assentiment et le consentement en refusant la violence ; ils représentent la force de l'organisation intelligente contre celle de l'organisation imposée de l'extérieur et du haut" (1987b : 298 ; voir aussi 1987c : 58-9 ; 1988b : 153-5). Ces remarques semblent prises dans la curieuse contradiction qui consiste à affirmer que l'enquête démocratique ne peut pas rejeter catégoriquement le recours à des moyens coercitifs tout en caractérisant la méthode de la démocratie comme constitutivement rétive à la coercition.

Une façon de dénouer cette contradiction – en particulier telle qu'elle s'exprime dans les écrits de Dewey des années 1930 – est de la considérer comme une expression de l'anticommunisme américain (Feffer 2005). Ici, la distinction entre démocratique et non-démocratique est purement rhétorique et reflète un libéralisme crédule soucieux de délégitimer le marxisme révolutionnaire. Si certains pragmatistes, comme Sidney Hook, ont adopté cette forme de dogmatisme libéral, elle n'est représentative ni de la conception pragmatiste de la politique centrée sur les moyens, ni du libéralisme radical de Dewey.¹⁰ Une autre interprétation est suggérée par Stears pour qui cette contradiction est inhérente à la tension entre les objectifs à long terme de la délibération et les stratégies non délibératives de court terme. De ce point de vue, la coercition est un moyen tragique mais nécessaire pour reconstruire les conditions sociales lorsqu'aucune méthode plus intelligente n'est encore disponible. Les écrits de Dewey fournissent quelques arguments en faveur de cette interprétation. Par exemple, dans *Ethics*, il décrit les développements violents d'une grève comme légitimes uniquement avant la reconnaissance de la négociation collective par l'Etat fédéral (1985b : 401 ; voir également 1987c : 55-57). Pour Dewey, la coercition est une caractéristique temporaire d'une société en voie de démocratisation plutôt qu'une

¹⁰ La conversion de Hook du pragmatisme révolutionnaire à l'anticommunisme dogmatique, et les critiques de Dewey à l'égard de ce dernier, sont discutées dans Phelps (1997 : 210-33). Eldridge (2002), discutant du rôle de Dewey en tant qu'auditeur principal du rapport du comité de doléances de la section locale 5 du syndicat des enseignants de New York, apporte des preuves solides contre l'accusation selon laquelle l'anticommunisme idéologique était un facteur principal qui a façonné la caractérisation de la coercition comme non démocratique par Dewey.

caractéristique permanente d'une société démocratique. Bien que de tels passages mettent en évidence ses contradictions, à savoir minimiser le conflit tout en le célébrant en tant que procédé démocratique, l'accent qu'il met sur l'interdépendance des moyens et des fins, ainsi que sur les métamorphoses continues de l'action soumise à l'incertitude, contrecarre les interprétations qui rappellent la distinction que Dewey opère entre les nécessités du court terme et les idéaux à long terme.

La discussion précédente à propos de la théorie de l'action et de l'enquête de Dewey conforte la thèse selon laquelle l'attention qu'il porte aux moyens réduit cette contradiction. La démocratie deweyenne rejette les moyens coercitifs mis en œuvre pour imposer *des résultats à l'enquête*, pas ceux utilisés pour déclencher un *processus d'enquête*. La coercition peut devenir un moyen démocratique lorsqu'elle sert d'outil pour provoquer une enquête publique. Ce sont des moyens qui exacerbent le caractère problématique d'une situation sociale réprimée ou déformée par les institutions, les récits, les idéologies et les pratiques existantes. L'enquête implique l'articulation des problèmes. "La situation indéterminée devient problématique dans le processus même qui la soumet à l'enquête", écrit Dewey dans *Logic* (1986c : 111). Mettre en lumière les problèmes *en tant que tels* exige de recourir à des pratiques visant à troubler le statu quo qui les occulte. "La méthode de la démocratie - dans la mesure où elle est celle de l'intelligence organisée - consiste à *porter ces conflits au grand jour*, là où les revendications qu'ils portent peuvent être exprimées et évaluées, là où elles peuvent être discutées et jugées à la lumière d'intérêts plus inclusifs que ceux représentés par chacun de ces intérêts pris séparément" (Dewey 1987c : 56 ; c'est nous qui soulignons). Les moyens démocratiques disrupteurs peuvent servir à mobiliser un public autour d'une situation problématique exigeant une reconstruction participative. Les tactiques coercitives peuvent devenir des techniques démocratiques permettant de rendre publics les problèmes.

Cette conception large du lien entre coercition et action permet d'interpréter les remarques de Dewey sur la grève de Pullman dans les termes de la théorie de l'enquête proposée dans *The Public and Its Problems*. Le public est un collectif qui naît des contingences de l'action conjointe. Les conséquences imprévues qui échappent au contrôle des institutions existantes et troublent les habitudes établies suscitent la constitution d'un public pour faire face aux problèmes qui en découlent. "Le public est constitué de tous ceux qui sont affectés par les conséquences indirectes des transactions au point qu'il devienne indispensable de prendre en charge ces conséquences de manière systématique" (1984a : 245). Ce sont les actions mises en œuvre pour prendre en charge (*practices of caring for*) les problèmes communs qui constituent le public en tant que public. Des individus empêtrés dans des problèmes en viennent à découvrir ce qui les lie, et découvrent donc en même temps les intérêts communs qu'ils partagent pour leur résolution. Dewey a donné comme sous-titre à son ouvrage *Le Public et ses problèmes* « Essai sur l'enquête en politique » : il fait donc de la théorie de l'enquête une dimension de la pratique de la démocratie participative.

La théorie du public de Dewey reflète le modèle d'enquête discuté dans la section précédente. L'impasse survient lorsqu'un événement inattendu interrompt le cours régulier de l'habitude. Un processus d'enquête est déclenché pour conceptualiser l'événement et formuler une

réponse. Des fins en vue novatrices deviennent des moyens de reconstruire et d'enrichir la situation problématique. Toutefois, les problèmes politiques sont moins transparents qu'une soudaine sensation de faim ou que certaines surprises qui arrivent du type de celles que Dewey a considérées précédemment. Le public affecté par les problèmes n'est pas toujours exactement le même que le public formé pour s'occuper de leurs conséquences. Cela tient au fait que la définition des problèmes publics suscite des désaccords (Marres 2005 : 215 ; Myers 2013 : 104). La vision des personnes et des groupes qui constituent le public affecté par les problèmes diverge quant à la nature, au périmètre, voire à l'existence même de ces problèmes. Le caractère disputé des problèmes publics introduit une question politique dans l'analyse de Dewey concernant la façon dont les problèmes en viennent à être perçus *comme* des problèmes. Un public se découvre lui-même lorsqu'il s'empare d'un problème, autrement dit le *public affecté* par le problème peut devenir le *public mobilisé* pour le résoudre. Les syndicats et les mouvements sociaux doivent reconstituer l'état *de fait* qui sous-tend l'existence d'un public uni autour d'un sujet *de préoccupation*.¹¹ L'existence factuelle des problèmes persiste, cependant, même lorsque les publics refusent de les reconnaître parce que les situations problématiques sont des circonstances objectives dans lesquelles des forces sociales entrent en conflit.

Considérons la caractérisation par Dewey de l'expérience de situations problématiques auxquelles aucune réponse collective n'est apportée : "À l'heure actuelle, de nombreuses conséquences sont éprouvées sans être discernées ; elles sont subies, mais on ne peut pas dire qu'elles soient identifiées, car elles ne sont pas, pour ceux qui les vivent, rapportées à leurs origines" (1984a : 317). Individualisme, apathie, consumérisme, conformité, nationalisme, fondamentalisme religieux et guerre : autant d'expressions brouillonnes des contradictions du capitalisme libéral qui sont expérimentées et dont Dewey demande à ses lecteurs de prendre conscience, afin d'en saisir activement les contours et de les affronter, plutôt que de se contenter d'en subir passivement les effets (1984a : 315-324 ; 1984c : 66-76 ; 1988b : 99-115). Comment un public peut-il se découvrir et se former au milieu d'une telle confusion – coincé entre des individus en concurrence les uns avec les autres, refusant de reconnaître leur interdépendance, aveuglés par l'illusion d'un libéralisme atomistique, une économie basée sur la propriété privée et une tradition politique où le pouvoir est accaparé par les représentants de l'élite ? La naturalisation idéologique du statu quo bloque le développement de l'enquête. De même, les institutions politiques se montrent incapables de répondre aux changements sociaux et aux événements imprévus. Les situations problématiques pour lesquelles les institutions politiques et économiques freinent l'enquête, où des idéologies autoritaires annihilent les efforts de constitution des problèmes communs et où les conflits matériels restent sans réponse, sont les situations les plus fortement menacées d'explosion. "La croyance selon laquelle on pourrait fixer une fois pour toutes le politique, sacrifier la forme prise par l'État à un moment donné, comme fruit des efforts de nos prédécesseurs sanctifié par la tradition, constitue l'un des obstacles majeurs sur la voie du changement ordonné et maîtrisé ; c'est une invitation à la révolte et à la révolution" (1984a : 257 ; voir aussi

¹¹ Je reprends ici à Myers (2013 : 85-138) son usage de la distinction latourienne entre "question de fait" et "sujet de préoccupation" (*matter of fact / matter of concern*) pour caractériser cet aspect de la conception de l'enquête publique de Dewey.

1983 : 125). Une situation révolutionnaire se profile à l'horizon des problèmes laissés sans résolution. L'alternative ne se réduit cependant pas à la demande d'une délibération de meilleure qualité. Les publics mobilisés *forcent* à prendre en compte les problèmes. L'enquête démocratique réclame parfois de secouer les habitudes de pensée, les normes sociales et les institutions dirigeantes qui perpétuent un statu quo problématique. Comme le dit Dewey dans un passage suggestif, "Pour se former lui-même, le public doit briser les formes politiques existantes" (1984a : 255).

Que signifie "briser" des formes politiques ? En s'appuyant de nouveau sur les essais consacrés par Dewey au concept de force, on peut interpréter la formule comme l'idée que les normes, les pratiques et les institutions qui font obstacle à l'enquête démocratique constituent des formes de violence institutionnelle. Elles contribuent à l'appauvrissement de l'expérience collective, empêchent un développement libre et égalitaire des individus, et barrent la route à une reconstruction participative de la société. La grève de Pullman a attisé une crise nationale en forçant un problème latent à se révéler au public, et ce en dépit du fait que l'enquête ainsi amorcée ait été trop vite interrompue par la répression étatique. Le fait que Dewey voie le rapport de force créé par la grève, face à un statu quo structurellement violent, comme un événement capable de libérer des possibilités et des capacités de reconstruction sociale met en évidence les effets potentiellement démocratiques que peuvent avoir les troubles à l'ordre public (*public disruption*). La grève devient un moyen d'action démocratique non pas en détruisant l'ordre capitaliste, mais en problématisant la domination de classe et l'inégalité pour en faire des problèmes pour le public. De plus, l'expérience de la grève a transformé l'identité des travailleurs et leurs capacités collectives d'action. Même s'ils n'ont pas réussi à faire basculer l'opinion publique en leur faveur, Dewey a vu dans la création de nouveaux intérêts, de nouvelles solidarités, de nouvelles capacités et de nouveaux objectifs une préfiguration de la capacité future du public à s'engager dans une action démocratique plus large et plus profonde. La nécessaire "amélioration des méthodes et des conditions du débat, de la discussion et de la persuasion" n'est qu'un des problèmes du public (1984a : 365). Pour Dewey, "le problème le plus urgent du public est de se découvrir (en tant qu'il est) lié par des conséquences communes" (1984a : 370). C'est pourquoi l'enquête démocratique a un besoin impérieux d'expérimentations sur la manière de mettre les problèmes publics au jour.

Resituer la théorie démocratique entre les fins et les moyens

Dewey a formulé le problème fondamental d'une politique centrée sur les moyens, il y a un siècle de cela, en demandant : "Qu'est-ce que la force, et qu'allons-nous en faire ?" (1980c : 211). Dans le présent article, nous avons examiné la réponse que Dewey a apportée à cette question dans ses écrits sur l'action, l'enquête et le mouvement ouvrier, afin de reconstruire le sens de sa maxime affirmant que la réalisation de fins démocratiques exige de faire usage de moyens démocratiques. Dans les écrits où il se demande comment reconstruire démocratiquement les moyens et le sens de la production économique, Dewey déploie une conception de l'action politique plus agonistique et confrontationnelle que ce qu'on attendrait d'après l'image habituelle qu'on a de la théorie politique pragmatiste. Dépasser ces visions

courantes et étriquées du pragmatisme permet aussi de découvrir, dans la théorie centrée sur les moyens, une alternative à l'orthodoxie du centrage sur les fins que promeuvent l'idéalisme et le réalisme dans les théories démocratiques contemporaines.

Comparez l'accent mis par le pragmatisme sur l'interdépendance des moyens et des fins avec la priorité donnée aux fins sur les moyens, proposée dans les théories qui opposent l'idéal à la réalité. La théorie idéaliste s'appuie sur des définitions normatives de ce que l'action politique devrait être afin de critiquer des pratiques politiques concrètes qui se déroulent dans des conditions d'inégalité de pouvoir, d'exclusion et de manque de respect. La démocratie délibérative, en tant que modèle critique des conditions de légitimation démocratique, est un exemple de théorie idéaliste de ce type. Comme l'expliquent Gutmann et Thompson, la démocratie délibérative "n'est pas faite pour décrire la réalité politique actuelle. Elle est un idéal à atteindre" (2004 : 37). Dewey considérait que la tendance à séparer théorie et pratique pour en faire deux entités disjointes, dans l'intention d'établir une source d'autorité qui soit au-dessus des aléas de l'expérience, était le vice suprême de la philosophie morale moderne. Leur quête d'une autorité normative qui soit immunisée contre l'incertitude de l'action pousse ces théories à se détourner du monde désordonné de l'expérience, alors même qu'il est le seul à pouvoir nous fournir de quoi construire des réponses intelligentes à la réalité. Il n'est donc pas surprenant que Dewey, à l'instar des critiques contemporains de la position idéaliste, ait considéré que donner la priorité aux fins sur les moyens revenait à se détourner de la question politique des problèmes urgents auxquels le public devait répondre et à fournir, incidemment, "un appareil de justification intellectuelle à l'ordre établi" (1982 : 188).

La priorité donnée aux fins sur les moyens est évidente dans la théorie délibérative de la démocratie, y compris dans ses versions les plus sensibles au contexte. Jane Mansbridge et un groupe de théoriciens de la démocratie délibérative de premier plan soutiennent ainsi que l'idéal délibératif autorise occasionnellement des actions confrontationnelles telles que les grèves et la désobéissance civile, pour corriger les inégalités de pouvoir et les formes d'exclusion qui entravent l'écoute et la réciprocité requises par la délibération. Les actions qui usent de coercition pour équilibrer le rapport de force peuvent parfois contribuer à "créer les conditions d'une bonne délibération" (Mansbridge *et al.* 2010, 82). En outre, l'usage de la coercition est parfois nécessaire pour se défendre contre des adversaires qui refusent de se conformer au principe de la délibération. Il s'agit là d'une heureuse extension de la théorie de la démocratie délibérative au-delà de l'interdiction catégorique du recours à la force qui avait marqué la plupart de ses formulations antérieures. Toutefois, l'argument conséquentialiste qui reconnaît la légitimité de ce recours s'il s'avère être une "force corrective introduite pour corriger ou rendre public un échec ou une faiblesse" dans la délibération, reste soumis à une réserve : il s'agit d'une concession tragique que la moralité doit faire à la réalité plutôt qu'un registre irréductible de l'action politique dans lequel les moyens et les fins sont interdépendants (Mansbridge *et al.* 2012 : 18). Comme l'affirme John Medearis, la théorie démocratique pourrait trouver une valeur aux actions confrontationnelles telles que les grèves, au-delà de leur rôle de moyens instrumentaux pour se rapprocher des fins délibératives. "Elles peuvent plaider en faveur de l'autonomie dans le travail ; ou aider leurs participants à accroître leurs capacités à agir politiquement, à coopérer activement avec des personnes partageant les mêmes idées, ou à s'exprimer en public, dans le cadre d'une délibération ou

pas” (2015 : 44). En outre, l’attrait de l’écoute réciproque et du respect mutuel ne donnent que peu de repères au moment de négocier les conséquences concrètes et souvent imprévisibles de ce que ces moyens considèrent comme des fins. Mieux vaut, d’un point de vue pragmatiste, un conséquentialisme qui aborde ces questions en considérant l’action politique comme un processus ouvert et incertain d’expérimentation publique.

Renoncer à la priorité des fins sur les moyens ne revient pas, pour autant, à endosser un réalisme amoral. Stears formule une conclusion assez proche dans son analyse de la tradition américaine de démocratie radicale. Selon lui, la recherche de moyens stratégiques compatibles avec des fins démocratiques se heurte inévitablement au paradoxe de la politique. La lutte concrète pour des fins démocratiques idéales exige le recours à des moyens non démocratiques dans un présent qui n’est pas idéal. Les démocrates radicaux comme Dewey ont demandé aux citoyens de “se débarrasser de bon nombre des limites héritées de la tradition qui restreignent leurs capacités d’action politique” et d’adopter “des formes de conduite relevant du conflit, de la manipulation, voire de la coercition” (Stears 2010 : 5, 12). Le besoin urgent d’apporter un “correctif égalitaire” à l’inégalité qui caractérise l’Amérique du milieu du XX^e siècle justifie d’après lui l’emploi “de moyens politiques dramatiques”, y compris la tromperie et la violence (2010 : 94, 96). Stears affirme à juste titre qu’“il ne peut y avoir de règles valables en tous temps et lieux dans la théorie démocratique” qui permettraient de déterminer où tracer les limites entre stratégies politiques légitimes et illégitimes en dehors des contextes dans lesquels les luttes démocratiques se déroulent (2010, 214). Toutefois, en formulant le défi auquel est confrontée la démocratie radicale comme un paradoxe insoluble pour la théorie idéale face à des conditions non idéales, le réalisme de Stears reconduit la disjonction entre fins et moyens opérée par la démocratie délibérative. En concluant que la théorie démocratique doit “séparer les deux formes de théorisation de la démocratie” – l’idéalisme moral et le réalisme stratégique – et investir la tension qu’il y a entre elles, Stears livre peu d’indications sur ce que cela signifie exactement de négocier le paradoxe, ou de formuler les types de jugement politique que les démocrates radicaux qu’il évoque ont produits à propos de la définition des limites à donner aux moyens appropriés, dans la lutte pour une démocratie plus aboutie (2010 : 54).

Si, au contraire, on met l’accent sur l’interdépendance des moyens et des fins, on comprend que le paradoxe n’est qu’apparent, en évitant la distinction entre théorie idéale et pratique réelle. Substituer à cette dichotomie une conception de la politique centrée sur les moyens permet d’adopter une conception dynamique de l’expérimentation politique, dans laquelle les valeurs et les stratégies s’interpénètrent au fil d’un processus ouvert d’action conjointe. L’un des apports de cette façon d’envisager la théorie de la démocratie de Dewey est d’offrir une perspective pour juger des frontières mouvantes entre moyens démocratiques et non démocratiques. Il pose ainsi que : “Rien ne peut les justifier ou les récuser, à l’exception des fins, des résultats. Mais nous devons inclure les conséquences de manière impartiale. Même en admettant que le mensonge sauvera l’âme d’une personne, quoi que cela puisse signifier, il n’en reste pas moins vrai que le mensonge aura d’autres conséquences, à savoir celles qui découlent habituellement de l’altération de la bonne foi et qui conduisent à condamner le mensonge” (1983 : 157). Les “conséquences habituelles” qui découlent du recours à des

moyens non démocratiques, comme les actes de violence qui visent à résoudre les problèmes publics plutôt qu'à les ouvrir à une reconstruction expérimentale, creusent les désaccords et la défiance qui appauvrissent le public et aggravent les problèmes. Les moyens démocratiques sont, à l'inverse, ces pratiques qui bâtissent des solidarités au lieu de les détruire, qui relient les acteurs autour de problèmes communs plutôt que de polariser les perceptions, et qui enrichissent la capacité du public à faire face aux problèmes toujours nouveaux qui surviennent, plutôt que de cultiver l'animosité et la défiance. La question de savoir où s'arrête la violence et où commence le rapport de force non-violent n'est pas une question à laquelle on peut répondre en formulant des définitions plus précises ; c'est une question politique qui doit continuellement être réexaminée. Pour Dewey, "L'importance que le libéralisme attribue à la liberté d'enquêter, de communiquer et de s'organiser ne l'engage pas à endosser un pacifisme inconditionnel, mais à user sans relâche de toutes les méthodes dont dispose l'intelligence dans des circonstances données, et à rechercher toutes celles qu'il est possible de découvrir" (1987f : 294). Comprendre comment articuler de manière créative l'intelligence et la force est un problème pour le public, et pour la théorie politique, qui n'est pas moins urgent à résoudre que celui de l'amélioration des conditions de la discussion et du débat.

Bibliographie

- ADDAMS Jane (2002), "A Modern Lear." In *The Jane Addams Reader*, ed. Jean Bethke Elshtain, New York, NY Basic Books, p. 163–176.
- ARENDT Hannah (1998), *The Human Condition*, Chicago, IL, University of Chicago Press.
- ARENDT Hannah (2005), "The Ivory Tower of Common Sense", *Essays in Understanding 1930–1954*, ed. Jerome Kohn, New York, NY Schocken, p. 194–196.
- BOHMAN James (1999), "Democracy as Inquiry, Inquiry as Democratic: Pragmatism, Social Science, and the Cognitive Division of Labor," *American Journal of Political Science*, 43 (2), p. 590–607.
- BOHMAN James (2004), "Realizing Deliberative Democracy as a Mode of Inquiry: Pragmatism, Social Facts, and Normative Theory," *Journal of Speculative Philosophy*, 18 (1), p. 23–43.
- BONDURANT Joan (1998), *Conquest of Violence: The Gandhian Philosophy of Conflict*, new edition, Princeton, NJ, Princeton University Press.
- BOURNE Randolph (1992), "Twilight of the Idols", *The Radical Will: Selected Writings, 1911–1918*, ed. Olaf Hansen, Berkeley, CA, University of California Press, p. 336–48.
- BRECHE Jeremy (1972), *Strike!* San Francisco, CA, Straight Arrow Books.
- BUHLE Paul (2013), *Marxism in the United States: A History of the American Left*, third edition, London, UK, Verso.

- CASE Clarence Marsh (1923), *Non-Violent Coercion: A Study in Methods of Social Pressure*, New York, NY, The Century Co.
- CASPARY William R. (2000), *Dewey on Democracy*, Ithaca, NY, Cornell University Press.
- CASPARY William R. (2003) “‘One and the Same Method’: John Dewey’s Thesis of Unity of Method in Ethics and Science,” *Transactions of the Charles S. Peirce Society*, 39 (3), p. 445–468.
- DALTON Dennis (2000), “Gandhi’s Originality”, in A. J. Parel (ed), *Gandhi, Freedom, and Self-Rule*, Lanham, MD, Lexington Books, p. 63–86.
- DEWEY John (1935), “Liberalism Twenty Years Later,” *The New Republic*, 81 (January 23), p. 290–292.
- DEWEY John (1977), “Does Reality Possess a Practical Character?”, *The Middle Works, 1899–1924*, vol. 4: 1907–9, ed. Jo Ann Boydston, Carbondale, IL, Southern Illinois University Press, p. 125–142.
- DEWEY John (1980a), “Conscience and Compulsion” , *The Middle Works, 1899–1924*. Vol. 10: 1916–17, ed. Jo Ann Boydston, Carbondale, IL, Southern Illinois University Press, p. 260–264.
- DEWEY John (1980b), “Force and Coercion”, *The Middle Works, 1899–1924*. Vol. 10: 1916–17, ed. Jo Ann Boydston, Carbondale, IL, Southern Illinois University Press, p. 244–251.
- DEWEY John (1980c), “Force, Violence, and Law”, *The Middle Works, 1899–1924*. Vol. 10: 1916–17, ed. Jo Ann Boydston, Carbondale, IL, Southern Illinois University Press, p. 211–215.
- DEWEY John (1982), *Reconstruction in Philosophy, The Middle Works, 1899–1924*. Vol. 12: 1920, ed. Jo Ann Boydston, Carbondale, IL, Southern Illinois University Press. 77–202.
- DEWEY John (1983), *Human Nature and Conduct, The Middle Works, 1899–1924*. Vol. 14: 1922, ed. Jo Ann Boydston, Carbondale, IL, Southern Illinois University Press, p. 1–234.
- DEWEY John (1984a), *The Public and Its Problems, The Later Works, 1925–1953*. Vol. 2: 1928–29, ed. Jo Ann Boydston, Carbondale, IL, Southern Illinois University Press, p. 235–372.
- DEWEY John (2018), *Les écrits politiques*. Paris, Gallimard
- DEWEY John (1984b), *The Quest for Certainty, The Later Works, 1925–1953*. Vol. 4: 1929, ed. Jo Ann Boydston, Carbondale, IL, Southern Illinois University Press, p. 1–250.
- DEWEY John (1984c), *Individualism Old and New, The Later Works, 1925–1953*. Vol. 5: 1929–1930, ed. Jo Ann Boydston, Carbondale, IL, Southern Illinois University Press, p. 41–144.
- DEWEY John (1985a), “Social Science and Social Control”, *The Later Works, 1925–1953*. Vol. 6: 1931–1932, ed. Jo Ann Boydston, Carbondale, IL, Southern Illinois University Press, p. 64–68.
- DEWEY John (1985b), *Ethics, The Later Works, 1925–1953*. Vol. 7: 1932, ed. Jo Ann Boydston, Carbondale, IL, Southern Illinois University Press, p. 1–462.

- DEWEY John (1986a), “Why I Am Not a Communist”, *The Later Works, 1925–1953*. Vol. 9: 1933–34, ed. Jo Ann Boydston, Carbondale, IL, Southern Illinois University Press, p. 91–95.
- DEWEY John (1986b), “Intelligence and Power”, *The Later Works, 1925–1953*. Vol. 9: 1933–34, ed. Jo Ann Boydston, Carbondale, IL, Southern Illinois University Press, p. 107–112.
- DEWEY John (1986c), *Logic: The Theory of Inquiry, The Later Works, 1925–1953*. Vol. 12: 1938, ed. Jo Ann Boydston, Carbondale, IL, Southern Illinois University Press, p. 1–528.
- DEWEY John (1987a), *Art as Experience, The Later Works, 1925–1953*. Vol. 10: 1934, ed. Jo Ann Boydston, Carbondale, IL, Southern Illinois University Press, p. 1–366.
- DEWEY John (1987b), “Democracy is Radical”, *The Later Works, 1925–1953*. Vol. 11: 1935–1937, ed. Jo Ann Boydston, Carbondale, IL, Southern Illinois University Press, p. 296–300.
- DEWEY John (1987c), *Liberalism and Social Action, The Later Works, 1925–1953*. Vol. 11: 1935–1937, ed. Jo Ann Boydston, Carbondale, IL, Southern Illinois University Press, p. 1–66.
- DEWEY John (1987d), “The Future of Liberalism”, *The Later Works, 1925–1953*. Vol. 11: 1935–1937, ed. Jo Ann Boydston, Carbondale, IL, Southern Illinois University Press, p. 258–260.
- DEWEY John (1987e), “A Liberal Speaks Out for Liberalism”, *The Later Works, 1925–1953*. Vol. 11: 1935–1937, ed. Jo Ann Boydston, Carbondale, IL, Southern Illinois University Press, p. 282–288.
- DEWEY John (1987f), “The Future of Liberalism”, *The Later Works, 1925–1953*. Vol. 11 : 1935–1937, ed. Jo Ann Boydston, Carbondale, IL, Southern Illinois University Press, p. 289–295.
- DEWEY John (1988a), “The Economic Basis of the New Society”, *The Later Works, 1925–1953*. Vol. 13 : 1938–39, ed. Jo Ann Boydston, Carbondale, IL, Southern Illinois University Press, p. 309–322.
- DEWEY John (1988b), *Freedom and Culture, The Later Works, 1925–1953*. Vol. 13: 1938–39, ed. Jo Ann Boydston, Carbondale, IL, Southern Illinois University Press, p. 63–188.
- DEWEY John (1988c), “Means and Ends”, *The Later Works, 1925–1953*. Vol. 13: 1938–39, ed. Jo Ann Boydston, Carbondale, IL, Southern Illinois University Press, p. 349–354.
- DEWEY John (1988d), *Theory of Valuation, The Later Works, 1925–1953*. Vol. 13: 1938–39, ed. Jo Ann Boydston, Carbondale, IL, Southern Illinois University Press, p. 189–254.
- DEWEY John, n.d., *The Correspondence of John Dewey, 1871–1952* (Electronic Edition), Vol. 1: 1871–1918, Charlottesville, VA, InteLex PastMasters.
- DIGGINS John Patrick (1994), *The Promise of Pragmatism: Modernism and the Crisis of Knowledge and Authority*, Chicago, IL, University of Chicago Press.

- DRYZEK John (2000), *Deliberative Democracy and Beyond: Liberals, Critics, Contestations*, New York, NY, Oxford University Press.
- ELDRIDGE Michael (1998), *Transforming Experience: John Dewey's Cultural Instrumentalism*, Nashville, TN, Vanderbilt University Press.
- ELDRIDGE Michael (2002), "The Teacher Union's Fight and the Scope of Dewey's Logic", in F. T. Burke, D. M. Hester, and R. B. Talisse (eds), *Dewey's Logical Theory: New Studies and Interpretations*, eds. Nashville, TN, Vanderbilt University Press, p. 262–274.
- FARR James (1999), "John Dewey and American Political Science," *American Journal of Political Science*, 43 (2), p. 520–541.
- FEFFER Andrew (2005), "The Presence of Democracy: Deweyan Exceptionalism and Communist Teachers in the 1930s," *Journal of the History of Ideas* 66 (1), p. 79–97.
- FESTENSTEIN Matthew (2001), "Inquiry as Critique: On the Legacy of Deweyan Pragmatism for Political Theory," *Political Studies*, 49 (4), p. 730–748.
- FESTENSTEIN Matthew (2004), "Deliberative Democracy and Two Models of Pragmatism," *European Journal of Social Theory*, 7, p. 291–306.
- GEUSS Raymond (2001), *History and Illusion in Politics*, Cambridge, UK, Cambridge University Press.
- GUTMANN Amy & Dennis THOMPSON (2004), *Why Deliberative Democracy?* Princeton, NJ, Princeton University Press.
- HILDRETH R.W. (2009), "Reconstructing Dewey on Power," *Political Theory* 37 (6), p. 780–807.
- HILDRETH R.W. (2012), "Word and Deed: A Deweyan Integration of Deliberative and Participatory Democracy," *New Political Science*, 34 (3), p. 295–320.
- HOLMES John Hayne (1920), *Is Violence the Way Out of Our Industrial Disputes?* New York, NY, Dodd, Mead, and Company.
- HONNETH Axel (1998), "Democracy as Reflexive Cooperation: John Dewey and the Theory of Democracy Today," *Political Theory*, 26 (6), p. 763–783.
- JEWETT Andrew (2011), "Canonizing Dewey: Columbia Naturalism, Logical Empiricism, and the Idea of American Philosophy," *Modern Intellectual History*, 8 (1), p. 91–125.
- KNIGHT Jack & James JOHNSON (2011), *The Priority of Democracy: Political Consequences of Pragmatism*, Princeton, NJ, Princeton University Press.
- KOSNOSKI Jason (2005), "Artful Discussion: John Dewey's Classroom as a Model of Deliberative Association," *Political Theory*, 33 (5), p. 654–677.
- LATOUR Bruno (1999), *Pandora's Hope: Essays on the Reality of Science Studies*, Cambridge, MA, Harvard University Press.
- LIVINGSTON Alexander (2016), *Damn Great Empires! William James and the Politics of Pragmatism*, New York, NY, Oxford University Press.
- MACGILVRAY Eric (2005), *Reconstructing Public Reason*, Cambridge, MA, Harvard University Press.

- MANSBRIDGE Jane with James BOHMAN, Simone CHAMBERS, David ESTLUND, Andrews FØLLESDAL, Archon FUNG, Cristina LAFONT, Bernard MANIN, & Jose Luis MARTI (2010), “The Place of Self-Interest and the Role of Power in Deliberative Democracy,” *Journal of Political Philosophy*, 18 (1) p. 64–100.
- MANSBRIDGE Jane with James BOHMAN, Simone CHAMBERS, Thomas CHRISTIANO, Archon FUNG, John PARKINSON, Dennis F. THOMPSON, & Mark E. WARREN (2012), “A Systemic Approach to Deliberative Democracy”, in J. Parkinson & J. Mansbridge (eds), *Deliberative Systems: Deliberative Democracy at the Large Scale*, Cambridge, UK, Cambridge University Press, p. 1–26.
- MANTENA Karuna (2012a), “Another Realism: The Politics of Gandhian Nonviolence,” *American Political Science Review*, 106 (2), p. 455– 470.
- MANTENA Karuna (2012b), “Gandhi and the Means-Ends Question in Politics.” Occasional Papers of the School of Social Sciences, n° 46, Institute for Advanced Studies, Princeton University, Princeton, NJ, p. 1–25. <https://www.sss.ias.edu/files/papers/paper46.pdf>
- MARRES Noortje (2005) “Issues Spark a Problem into Being: A Key but Often Forgotten Point in the Lippmann-Dewey Debate”, in B. Latour & P. Weibel (eds), *Making Things Public: Atmospheres of Democracy*, Cambridge, MA, MIT Press, p. 208–17.
- MEDEARIS John (2005), “Social Movements and Deliberative Democratic Theory,” *British Journal of Political Science*, 35, p. 53– 75.
- MEDEARIS John (2015), *Why Democracy is Oppositional*, Cambridge, MA, Harvard University Press.
- MILLS C. Wright (1969), *Sociology and Pragmatism: The Higher Learning in America* Chicago, IL, University of Chicago Press.
- MOUFFE Chantal (1996), “Deconstruction, Pragmatism, and the Politics of Democracy” in C. Mouffe (ed) *Deconstruction and Pragmatism*, New York, NY, Routledge, p. 1–12.
- MUMFORD Lewis (1926), *The Golden Day: A Study of American Experience and Culture*, New York, NY, Horace Liveright.
- MYERS Ella (2013), *Worldly Ethics: Democratic Politics as Care for the World*, Durham, NC, Duke University Press.
- NIEBUHR Reinhold (2013), *Moral Man and Immoral Society: A Study in Ethics and Politics*, new edition, Louisville, KY, Westminster John Knox.
- OTTANELLI Fraser (1991), *The Communist Party of the United States from the Depression to World War 2*, New Brunswick, NJ, Rutgers University Press.
- PHELPS Christopher (1997), *Young Sidney Hook: Marxist and Pragmatist*, Ithaca, NY, Cornell University Press.
- ROGERS Melvin L (2009), *The Undiscovered Dewey: Religion, Morality, and the Ethos of Democracy*, New York, NY, Columbia University Press.

- RORTY Richard (1982), *Consequences of Pragmatism: Essays, 1972– 1980*. Minneapolis, MN, University of Minneapolis Press.
- RYAN Alan (1997), *John Dewey and the High Tide of American Liberalism*, New York, NY, W.W. Norton.
- STEARNS Marc (2007), “Liberalism and the Politics of Compulsion,” *British Journal of Political Science*, 37, p. 533–553.
- STEARNS Marc (2010), *Demanding Democracy: American Radicals in Search of a New Politics*, Princeton, NJ, Princeton University Press.
- TROTSKY Leon (2007), *Terrorism and Communism*, London, UK, Verso.
- TROTSKY Leon (1973), “Their Morals and Ours” in G. Novak (ed), *Their Morals and Ours: Marxist vs. Liberal Views on Morality*, New York, NY, Pathfinder Press, p. 13–52.
- WALZER Michael (1970), “Civil Disobedience and Corporate Authority”, *Obligations: Essays on Disobedience, War, and Citizenship*. Cambridge, MA, Harvard University Press, p. 24–45.
- WESTBROOK Robert B. (1991), *John Dewey and American Democracy*, Ithaca, NY, Cornell University Press.
- WESTBROOK Robert B. (2005), *Democratic Hope: Pragmatism and the Politics of Truth*, Ithaca, NY, Cornell University Press.
- WOLIN Sheldon S. (2004), *Politics and Vision: Continuity and Innovation in Western Political Thought*, expanded edition, Princeton, NJ, Princeton University Press.
- YOUNG Iris Marion (2001), “Activist Challenges to Deliberative Democracy,” *Political Theory*, 29 (5), p. 670–690.